

Voix et chapitres

Un conte du temps des mécanos des faubourgs

«Plume-Patte» visite les oubliés du monde d'en bas. Signé Philippe Villard.

Fabrice Gottraux

Entre Gargantua et Don Quichotte, il doit bien rester une petite place pour un garagiste. Un gars aux doigts épais, l'haleine chargée des presque riens de l'existence transcendés par le vin. «Plume-Patte», il s'appelle. Robert Duillier pour le registre d'état civil. De quelles origines obscures vient ce roi des casses automobiles? Du petit peuple, si petit que la grande histoire n'en a rien retenu dans ses grosses mailles. Mais l'observateur avisé, qui a vécu dans ce monde de choses qu'on dit populaires, qui suent, bouffent et picolent, celui-là sait de quoi il parle.

«Plume-Patte», signé Philippe Villard, voilà un roman au parfum d'histoire sociale. On y découvre la vie et l'œuvre, les amours - assez minables - et les emmerdes d'un personnage haut en couleur, solide en descente. Un représentant mâle, carnivore, carrément misogyne et assumé comme tel, d'une société d'en bas. Du temps où la débrouille, le troc - mon lapin braconné contre une retouche sur le capot! - tenait lieu de culture.

Sainte culasse

Ça se passe en France, quelque part près des Alpes, à la fin des Trente Glorieuses. Plus d'usine à l'horizon, mais des dépôts barbelés pour les multinationales du pétrole. On a déjà l'interphone en bas de chez soi. On a ce qui reste des racines rurales bouffées par les supermarchés. Heureusement, il y a toujours à boire. «La soif le gagnait, montant comme une marée impériale.» Page 25, déjà, le ton est donné. On verrait bien Gérard Depardieu s'engueuler avec Yolande Moreau.

Surtout, on y trafique force pièces détachées. Rafistolage de bagnoles, lustrage de moteurs: aux résidus de l'industrie automobile, l'artisan garagiste donne une nouvelle vie grâce à son tour de main. Si «Plume-Patte» rend la mémoire à un peuple oublié, le récit vaut aussi comme ode aux mécanos de faubourgs. Ici, le chapitre clé du livre: lorsque le héros, dans sa combi graisseuse, caresse et oint une culasse, cette pièce de fonte absolument fascinante. La



Philippe Villard, écrivain romand et journaliste. ODILE MEYLAN

lumière est divine. La scène vire au sacré. Ainsi Plume-Patte sauva une Bentley de luxe et remporta le respect du propriétaire de l'engin, un opérateur de Bourse plein aux as. Puis ils partagèrent une bonne bouteille.

Mais le conte trouve sa chute, inexorable. Quand l'existence de Plume-Patte se termine dans le décor, son auto écrasée contre un camion chargé de troncs,

le deuil se fera au café du coin, nécessairement. Avec, pour pacte final, cette cerise sur le gâteau: un énorme plat de tripes fumantes.

Plume-Patte est une divinité prolétaire. Qui est donc son apôtre? Un gars généreux, clair dans le regard. Un presque retraité du journalisme - c'est un collègue, on a oublié son âge. Mais un écrivain en devenir. Quand bien

même il peaufine son style depuis des lustres. De Philippe Villard, nous connaissions le goût du verbe, le phrasé gouailleur, l'ironie grinçante. À présent, nous découvrons son écriture, aussi riche en vocables que la tripaille l'est en protéines. Son texte plaira à qui possède bon appétit.

Légende des Alpes

C'était ainsi en ce temps-là. «Des gens qui se lavaient peu. Mais qui avaient un savoir-faire, une vraie intelligence des choses.» C'est tout l'univers dans lequel Philippe Villard a grandi.

«J'ai passé mon enfance dans le bar que tenaient mes parents. Mon grand-père posait les rails des chemins de fer, ma grand-mère était garde-barrière, mon oncle mécanicien diéséliste. Avec mon père, ancien contrôleur SNCF, on allait dans les casses. On ne lisait pas, on ne chantait pas, on n'allait pas au spectacle. On restait dans les besoins primaires: manger, travailler, survivre. Si je suis sorti de ce monde, c'est grâce à l'école.»

Rupture. Le mot tranche dans la bouche de Philippe Villard. Lui, contrairement à ses pairs, apprendra à écrire. Chroniqueur, localier, reporter, rédacteur encore pour une revue spécialisée dans le décolletage, caractéristique savoyarde - «copeaux reblochon», comme on disait. Le journalisme est une vocation. À leur tour, ses propres enfants suivront des études. «Quelle éducation bourgeoise on leur a donnée!»

Aujourd'hui, l'écrivain garde toujours un œil sur ce monde perdu. «Les jardins ouvriers, les usines abandonnées, tout cela fait partie de mon paysage intérieur.» Les légendes alpines aussi, ces mythes d'hommes si durs à la tâche qu'ils portaient, dit-on, des sacs de farine plus lourds qu'une vache.

«Plume-Patte et sa femme, La Rombière, ce sont des rites disparus, elle encryptée dans son ménage, lui dans sa mécanique. C'est le propre contre le sale, le religieux contre le païen.» «Plume-Patte» appartient à la légende. Philippe Villard sait comment raconter.

«Plume-Patte» Philippe Villard, Éd. À plus d'un titre, 192 p.

Sémantique et roman photo



Clémentine Mélois publie «Les six fonctions du langage», un album désopilant sur nos turpitudes lexicales.

On l'a connue dans les «Papous dans la tête», l'émission de joutes savantes et tordantes de France Culture. On a aimé ses détournements pop des classiques de la littérature et sa compilation poétique de listes des commissions. La plasticienne, photographe et oulipienne Clémentine Mélois nous revient avec «Les six fonctions du langage». Il s'agit d'un roman-photo. Oui, un vrai, façon années 70, avec des couleurs pétards mais fanées, avec plein de visages vides, de brushings et de roulaquettes. Seule différence avec les modèles d'époque: le contenu des bulles. Ici, point de bluettes. Mais un télescopage désopilant et farfelu entre le discours de la sémiologie, savantissime autant qu'imbitable, et ce parler contemporain aux tics incessants. J'ai envie de dire; je dis ça, je dis rien, etc.

On croise d'ailleurs Roland Barthes (affublé d'un physique à la Michel Blanc) en train de jargonner au musée d'une jeune beauté. Ailleurs, une dame sombre dans une intense mélancolie face à la «maltraitance de la langue». Son docteur, pour la guérir, va se livrer à «une expérimentation en mode total freestyle à la one again». Il y a aussi le catcheur masqué El Magnifico qui, en fin de repas, décide de ne pas prendre de dessert mais de «partir sur un fromage de chèvre». Dernière image de l'histoire, El Magnifico part en effet à dada sur un fromage de chèvre géant. Absurde et taquin, loufoque et malin, le livre déroule 17 épisodes et réserve bien plus d'éclats de rire encore. **J.E.S.T.**

«Les six fonctions du langage» Clémentine Mélois, Éd. du Seuil, 112 pages

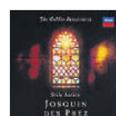
Notre sélection

Classique

 On pourrait ériger le premier mouvement de la «Sonate N° 8» de Prokofiev, cet «Andante douce» si labyrinthique, comme un des grands bancs d'essai pour interprètes en quête de sublimation. Les ruptures rythmiques, les changements d'atmosphère, l'écriture à la fois asséchée et exigeante, tous ces traits requièrent un souffle et une vision des grandes structures que Nicholas Angelich maîtrise parfaitement. L'Allemand fait le pari du ton feutré, du toucher souple, en limant ainsi les passages les plus percussifs. Il s'en dégage ainsi une délicatesse et une profondeur saisissante de sa vision de l'œuvre. Ce qu'on retrouve dans ces miniatures que sont les «Visions fugitives», op. 20», des délices purs. **R.Z.**

S. Prokofiev,
«Sonate pour piano N° 8»,
«Visions fugitives»...
Nicholas Angelich (piano)
Erato

Classique

 Cinq cents ans après sa mort, Josquin Des Prez, qu'on considère comme le plus grand compositeur de son temps, trouve dans cet album le meilleur hommage qui soit. Passé d'Harmonia Mundi à Decca (opération de mercato discographique retentissante), l'ensemble Stile Antico confirme son standing avec un programme conçu de manière originale: la «Missa Pange Lingua» étant la charpente de l'album, entrecoupée dans ses cinq séquences par des motets, puis fermée par des pièces des contemporains Hieronymus Vinders et Jacques de Mantou. On est saisi, dans ce déroulé, par les voix brillantes des sopranos, l'homogénéité des textures et le talent naturel qui se dégage de cette relecture. Un album remarquable de justesse. **R.Z.**

J. Des Prez,
«Missa Pange Lingua»...
Stile Antico
Decca

Folk

 As du violon en tenue de soirée mi-perfo arty, mi-revivalisme champêtre, Andrew Bird finissait par épuiser ses ouailles à force d'en balancer, des moments de grâce frissonnants, des musiques dépouillées jusqu'à les rendre plus nues qu'un nouveau-né. Doué pour tous les styles, le solitaire retrouve ici un compagnon de ses débuts dans les années 90, Jimbo Mathus, à la guitare et au chant. Ensemble, voilà un duo plus vrai que roots, charmant comme pas possible dans ses reliefs à deux voix, ses blues à l'ancienne, ses gospels, sa country, son sens de l'arrière-pays rendu d'une main experte - quatre en fait - à l'intention d'un public qu'on devine totalement urbain, mais rêvant, comme nous, de paysages qu'il n'a connus autrement que dans les livres. **F.G.**

«These 13»
Andrew Bird & Jimbo Mathus
Thirty Tigers

Polar

 Entre autres justiciers, Michael Connelly a créé le flic Harry Bosch et l'avocat plus glamour Mickey Haller. Il a surtout, il y a vingt-cinq ans, matérialisé Jack McEvoy, son alter ego, face à un tueur en série sidérant. Si ses héros interagissent parfois, ce «Poète», réédité en collector anniversaire, resta longtemps unique. Après «L'épouvantail» en 2010, revoilà enfin McEvoy, toujours chroniqueur judiciaire à Los Angeles, mais sur le web. Suspecté par les flics d'avoir cassé la nuque d'une femme, le quinquagénaire surfe sur une piste. Un tueur piégerait ses victimes parmi les gogos qui répandent leurs données en quête d'arbre généalogique. L'ADN de Connelly reste inimitable entre efficacité compassionnelle et reportage lucide. **C.LE**

«Séquences mortelles»
Michael Connelly
Éd. Calmann-Levy, 486 p.

Essai

 Stéphane Floccari décomplexait les flics du sapin avec «Survivre à Noël». L'agrégé de philo persiste dans sa campagne de dédramatisation du folklore contemporain. Les penseurs dribblent avec les foots, car «sait-on seulement ce qu'on aime quand on aime le football?» Exutoire qui manque si cruellement en ces temps de pandémie ou divertissement roi qui règne sur l'art et le commerce, passion pure ou perverse: l'auteur détaille la feuille de match. Privilégiant le beau geste, il soigne la passe: Van Basten dialogue soudain avec Merleau-Ponty, Cantona avec Cioran, Platini avec Jankélévitch. Jusqu'à soupirer au rappel de Sartre, «qui regardait honteusement en bon intellectuel bourgeois les matches en cachette». **C.LE.**

«Pourquoi le football?»
Stéphane Floccari
Éd. Les Belles Lettres, 285 p.

BD

 Charles Masson a toujours exercé deux professions en parallèle. Cet auteur de bande dessinée autodidacte est aussi médecin, plus précisément oto-rhino-laryngologue. Un métier qui rejailit sur sa pratique de la BD. Dans «Jusqu'au printemps», le premier tome d'une série prometteuse surtitrée «Les gens de rien», il met en images le parcours de Marie, une patiente qu'il a rencontrée en consultation. Indépendante et déterminée, cette mamie célibataire sans enfants souffre d'un cancer de la gorge. Trop tard pour la soigner. Par flashback, Masson raconte l'histoire de cette institutrice qui n'a jamais voulu s'attacher, préférant se consacrer à ses élèves. Un récit complet touchant, à la narration impeccable. **PH.M.**

«Jusqu'au printemps»
Charles Masson
Éd. Delcourt, 88 p.